

autorités publiaient avec régularité, pouvait s'estimer globalement heureuse. Cette affaire du bonheur, dira-t-on, est bien trop épineuse pour qu'on parvienne à des conclusions définitives. Et l'on aurait raison, sans doute, s'agissant des individus, mais probablement tort, s'agissant de l'ensemble. Notre époque, avec une détermination qu'aucune autre avant elle n'avait eu l'audace de s'arroger, nous a enseigné à reconnaître les signes collectifs du bonheur. Ils sont, du reste, très faciles à énumérer et nul ne contesterait qu'ils tiennent à la paix, au bien-être, à l'ordre et à la liberté. Et la cité se sentait détentrice de ces signes. Elle les avait conquis à force de ténacité et se réjouissait, avec une satisfaction bien légitime, qu'il en soit pour toujours ainsi.

Naturellement, il y avait des zones d'ombre, des enkystements dans les replis de son vaste corps. Mais quelle cité, même parmi les plus chanceuses, n'en avait pas ? C'était inévitable. L'harmonie de l'ensemble n'en était pas altérée. Il y avait beau temps que les foyers de malignité, dûment soumis à l'hygiène générale, avaient perdu de leur virulence ; et qui sait s'ils n'exerçaient pas, une fois soumis à un contrôle rigoureux, une action régulatrice. Par chance, les inutiles aspirations qui prétendaient extirper toutes les causes du désordre social étaient loin désormais. Une cité bienveillante avec elle-même, et qui savait que la justice ne consistait pas à fouailler ses blessures mais à disposer d'assez de fard pour en dissimuler les cicatrices.

Si l'œil d'un Dieu sentinelle des cités s'était posé sur elle, il lui aurait sûrement donné sa bénédiction : la cité pensait s'être rendue digne d'un tel honneur dans sa quête diligente de l'équilibre. Fièrre de son antique origine, elle s'était plongée avec enthousiasme dans les courants les plus

modernes de l'époque. Pauvre jadis, et même misérable, elle avait su s'enrichir au fil des siècles, sans tomber dans l'ostentation. Ouverte et cosmopolite, elle avait su conserver, malgré tout, ces signes d'identité qui lui permettaient d'échapper à la banalité. Telle était du moins l'opinion de ses habitants, et il se pouvait que, d'un certain point de vue, elle soit exacte. Avant, bien sûr, que les ombres du destin ne s'amoncellent dans son ciel prêtes à se délester de leur inquiétant fardeau.

Avant que tout cela n'éclate, la vie circulait avec fluidité dans les veines de la cité et rien ne laissait présager un changement. Une analyse clinique aurait réconforté le patient par ses résultats rassurants. Ils se seraient parfaitement ajustés aux valeurs de référence. Quelques uns auraient peut-être présenté de légères variations vers les maximas ou les minimas, mais, au-delà de ces légères anomalies, susceptibles d'être facilement corrigées, le bilan aurait reflété une indiscutable normalité. Et, de l'avis de presque tous, un tel diagnostic devait être maintenu coûte que coûte.

Il n'y avait vraiment aucun motif d'inquiétude important. Les chroniques du passé ne consignaient aucun moment qui soit comparable à celui-ci. Elles enregistraient famines, guerres et tumultes. À les croire, la cité avait été, presque sans trêve, un théâtre sanglant où la haine s'était grassement payée de nombreuses victimes. Les idées, les passions avaient ensanglanté ses rues. Tout cela semblait, pourtant, appartenir à un passé depuis longtemps révolu. Peut-être moins par la distance du temps que par la disposition de l'esprit. Cet esprit de la cité, enfin libéré des misères déposées dans les livres d'histoire, avait fait le pari d'une paix durable et, plus important, il l'avait gagné.

Normalité, paix, félicité : ce sont là des mots honorables et qui suggèrent des valeurs honorables, mais dans la réalité du quotidien, quelle idée pourrait-on s'en faire? Il n'est, évidemment, pas simple de donner une réponse, même si l'on peut tenter de s'en rapprocher. Tout cela émanait, pour ainsi dire, d'une sorte de disposition partagée par les gouvernants et les gouvernés, et qui n'avait pu s'enraciner que dans le cours des temps nouveaux. Il avait fallu laisser derrière soi l'époque des grandes convulsions pour que s'impose cette disposition novatrice. Tous ceux qui avaient réfléchi à la question, et ils étaient nombreux, considéraient qu'il s'agissait d'une victoire irréversible.

Suivant cette disposition, il était primordial que la cité maintienne une apparence d'harmonie, indépendamment des dérèglements occasionnels qui pouvaient survenir. Et il s'en produisait bien sûr, avec une insistance irritante, tous les jours, dans de nombreux recoins de la cité. Mais c'était la règle du jeu et cela ne devait pas causer la moindre angoisse. L'important, c'était que d'autres règles, bien plus indispensables, édictaient que les maux individuels se dissolvent dans le bien commun. Il pouvait bien y avoir quelques glissements de terrain, c'était du reste inévitable, mais ces péripéties ne devaient pas affecter la solidité de l'ensemble. On n'écartait aucune sorte de mouvement pourvu que l'apparence d'immobilité demeure, tout comme on ne refusait pas qu'en sous-main, il y ait des conduites déviantes, pourvu que seules les conduites vertueuses soient visibles en pleine lumière. L'illusion de solidité, d'immobilité et de lumière était la meilleure thérapeutique pour que la cité guérisse instantanément de n'importe quelle blessure. Que tout advienne sous le voile qu'il n'arrivait rien d'imprévu ; tel était le principe raffiné par lequel se

maintenait sa stabilité. Telle était la disposition de la cité et, pour ses habitants les plus satisfaits, la forme d'art la plus estimable à laquelle on puisse prétendre.

Par ailleurs, la cité ressemblait à tant d'autres cités de la région la plus favorisée de la planète. On y avait volontiers sacrifié l'originalité sur l'autel de l'ordre ; à moins que, vu sous un autre angle, on n'y ait découvert que l'originalité véritable n'est rien d'autre que son absence. En ce temps-là, quelqu'un avait résumé le phénomène en le rapportant au changement profond qui avait affecté les habitudes de lecture des journaux. Dans toutes les cités où prévalait l'espérance commune en la paix perpétuelle, la lecture des journaux était un exercice auquel on se livrait toujours massivement, mais la façon de les lire avait profondément changé. Au contraire du passé, l'immense majorité des lecteurs de ce temps, se plongeait dans les pages de son journal favori en commençant par la fin et en suivant le parcours inverse de celui que proposait le journal. Ainsi, tous les journaux obéissant au même ordre, le lecteur satisfaisait son appétit quotidien en abordant, en premier lieu, les sections qui éveillaient le plus son intérêt, réservant les quelques coups d'œil pressés de la fin de sa lecture à toutes celles qui ne contenaient guère d'informations intéressantes.

Il entamait donc sa tâche en s'informant des dernières vicissitudes biographiques des personnes tenues pour socialement remarquables. Venait ensuite la sélection des émissions qu'il pourrait choisir sur son téléviseur. Il poursuivait son périple à travers les pages économiques et sportives auxquelles il prêtait une attention toute particulière. Enfin, il lisait longuement, avec une tension inquiète, le bulletin météorologique. Et c'est avec cette

section que prenait fin ce que l'on définissait comme le parcours le plus hautement intéressant. Selon le jour, et les attentes en matière de distractions nocturnes, le programme des spectacles venait s'ajouter à cet itinéraire. À partir de ce point, et toujours depuis la fin vers le début, parcourir le reste du journal n'était plus qu'une simple formalité que l'on accomplissait avec un certain ennui ou que l'on remettait au lendemain, convaincu que chaque jour serait tout aussi représentatif. Ce n'était pas que la politique locale ne mérite pas la moindre attention, mais on était certain que tout ce qui pouvait arriver était connu d'avance et qu'on en devinerait facilement les petites surprises à la simple lecture des gros titres. On ne négligeait pas pour autant ce qui se passait à l'extérieur, bien que, dans ce cas également, il était difficile d'échapper à une impression de redite, tant chaque jour, alors qu'une partie du monde s'employait à parfaire les dispositifs qui régissaient la paix perpétuelle, l'autre partie se répétait aussi elle-même en apportant son lot de guerres et de révoltes incompréhensibles à des pays dont les noms ne l'étaient pas moins.

Il pourrait sembler étrange que les propriétaires de journaux, avertis de cette nouvelle façon de consommer leurs produits, n'aient pas, quant à eux, inversé l'ordre des sections. D'un point de vue strictement pratique, ils auraient naturellement dû le faire, pour faciliter l'accès du public à leurs journaux. S'y refuser était, en réalité, la conséquence d'une conception subtile, et aussi bien logique, de la société contemporaine. Le poids de la tradition conseillait de maintenir l'ordre habituel des sections, car on comprenait bien que pour une société à la vocation si moderne, le recours aux traditions représentait, inconsciemment, une garantie de sécurité. Mais il y avait une raison plus impérieuse encore à le conserver ; elle reposait sur une

vision tout à fait politique du problème et pouvait se résumer ainsi : dans les sociétés contemporaines, ce qui semblait essentiel était camouflé et ce qui semblait intéressant n'était pas essentiel.

En accord avec cet argumentaire, les propriétaires de journaux réservaient la première partie de leurs éditions à l'essentiel et la seconde à l'intéressant. Peut-être ne manquait-il pas une troisième raison, plus légère mais pas moins astucieuse, de favoriser un tel ordre dans les sections. Les patrons de presse pensaient que, ce faisant, ils cultivaient un anticonformisme bien innocent chez leurs lecteurs qui, en inversant leur lecture des journaux, pouvaient connaître les délices d'une inoffensive transgression de ce que le pouvoir attendait d'eux.

Quoiqu'il en soit, la perspicacité de l'observateur qui avait offert ce raccourci de la vie sociale à travers la lecture des journaux était indiscutable. Les rythmes internes de la cité se traduisaient à grande échelle dans les sections imprimées qui passionnaient les lecteurs. Il ne s'agissait bien sûr que des grands rythmes. Un amour sans importance, une déception sans importance ou un délit sans importance n'étaient que d'insignifiantes palpitations qui affectaient, bien sûr, leurs protagonistes, mais n'affectaient en rien le pouls de la cité. On ne le prenait qu'avec les grands rythmes, ceux-là même qui captivaient le regard des citoyens.

L'œil de l'hypothétique dieu sentinelle des cités en aurait aussi été captivé, il se serait délecté à la contemplation de ce gigantesque tourbillon qui entraînait des multitudes d'un côté à l'autre, les crachait sur les places et les avenues pour finir par les engloutir dans l'irrésistible trou noir de la nuit. Pour ce divin scrutateur, l'image du

tourbillon devait probablement recéler une puissance majestueuse. Il ne se trompait pas: la routine des foules était vraiment majestueuse et, vue de si haut, la cité fonctionnait comme un mécanisme d'horlogerie merveilleux et infailible. Chaque jour, à la même heure, le mécanisme s'enclenchait et chaque jour, à la même heure, il s'éteignait. Suivant la loi des grands nombres, entre chaque moment, tout s'ordonnait dans une méticuleuse réitération. L'asphalte était le témoin d'une cérémonie indéfiniment célébrée. Et ce qui était vrai des jours ouvrables l'était aussi bien des jours fériés ; à cette différence près que le grand mécanisme changeait alors automatiquement de régime, et accomplissait son cycle dans un mouvement de rotation singulier qui s'amorçait par une expulsion massive des citadins et s'achevait en retour par une invasion tout autant massive.

Suivant l'opinion des plus pessimistes, le passe-temps favori de ce dieu curieux ne pouvait être que l'entomologie. La cité lui offrait pour cela tous les attraits d'une énorme ruche ou d'une effervescente fourmilière. Pour autant, les êtres observés par l'entomologiste supposé n'avaient pas grande conscience de cette condition. Ils auraient au contraire âprement protesté contre cette comparaison. Ils s'estimaient libres, et ils entendaient régulièrement de la bouche de leurs dirigeants qu'il n'avait jamais existé d'êtres aussi libres qu'eux. Mais pour les voix les plus critiques, c'était loin de suffire : selon ce qu'elles avançaient, les citoyens, malgré leur totale liberté de choix avaient perdu le goût de choisir. Ils se satisfaisaient de quelques options limitées, uniformément partagées, comme si, intimidés par l'abondance qu'ils y trouvaient déjà, ils en avaient oublié toutes les autres. Leur comportement, à ce titre, les rapprochait des animaux les moins imaginatifs. Ils

l'ignoraient pourtant, ou feignaient l'ignorance. Tout indiquait, d'ailleurs, que telle était la source de leur bonheur.

Cette opinion décapante, dictée par le pessimisme, ne trouvait que peu de champions. La grande majorité, par laquelle on prenait le pouls de la cité, formait une haute image de son existence et, si l'occasion lui avait été donnée, elle l'aurait parfaitement démontré à la divine vigie : le monde dans lequel elle vivait n'était peut-être pas le plus parfait, mais certainement le meilleur des mondes possibles. Cette conviction était si bien ancrée qu'on aurait pu la tenir pour son adage favori, celui qu'en d'autres temps, on aurait sculpté sur les portes donnant accès à la cité.

C'est pourquoi, lorsqu'un monde qui était loin d'être le meilleur possible s'était présenté, la cité l'avait reçu comme un coup de massue qui l'avait démolie. Le coup asséné, ce qui était advenu par la suite avait marqué l'avènement d'un univers étrange où se mêlaient le faux-semblant, le mystère et le mensonge. En conséquence, les liens avec la vérité avaient été rompus, et malheureusement, le dieu sentinelle des cités, le seul qui les détient toujours, n'a pas révélé son secret.

II

Au début, personne n'avait accordé d'importance à la chose. Pas même Victor, bien qu'il ait involontairement été l'un des premiers à pouvoir la reconnaître. Il n'avait pas prêté grande attention non plus à la remarque de David.

- Cette semaine, on a eu beaucoup de travail à l'hôpital.

Il est vrai que David n'avait pas insisté ni ajouté quoi que ce soit. Ce commentaire si bref ne semblait pas offrir de grandes perspectives. La conversation roulait sur d'autres sujets et elle y était bien vite revenue. Victor aimait bien les conversations avec David. Ça durait depuis des années, et leur déjeuner hebdomadaire au Paris - Berlin avait fini par devenir une sorte de rituel. Et pourtant David n'était pas bavard. Il faisait partie de cette espèce d'hommes qui, les années passant, avait restreint l'usage de la parole au strict nécessaire. C'était peut-être bien pour ça que Victor trouvait